

# Pourquoi nous ne lisons plus comme avant

Pour comprendre l'avenir de la lecture, **Maryanne Wolf** fait dialoguer Socrate, Proust et les neurosciences. Selon elle, la révolution numérique menace cette invention qui reste l'un de nos biens les plus précieux.  
PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN CHARNAY



Spécialiste du développement de l'enfant, cette Américaine dirige le centre de recherches sur la lecture et le langage de l'université Tufts, près de Boston. Elle a été propulsée sur le devant de la scène après la parution, en 2007, de *Proust and The Squid* (« Proust et le calamar », Harper, non traduit en français).

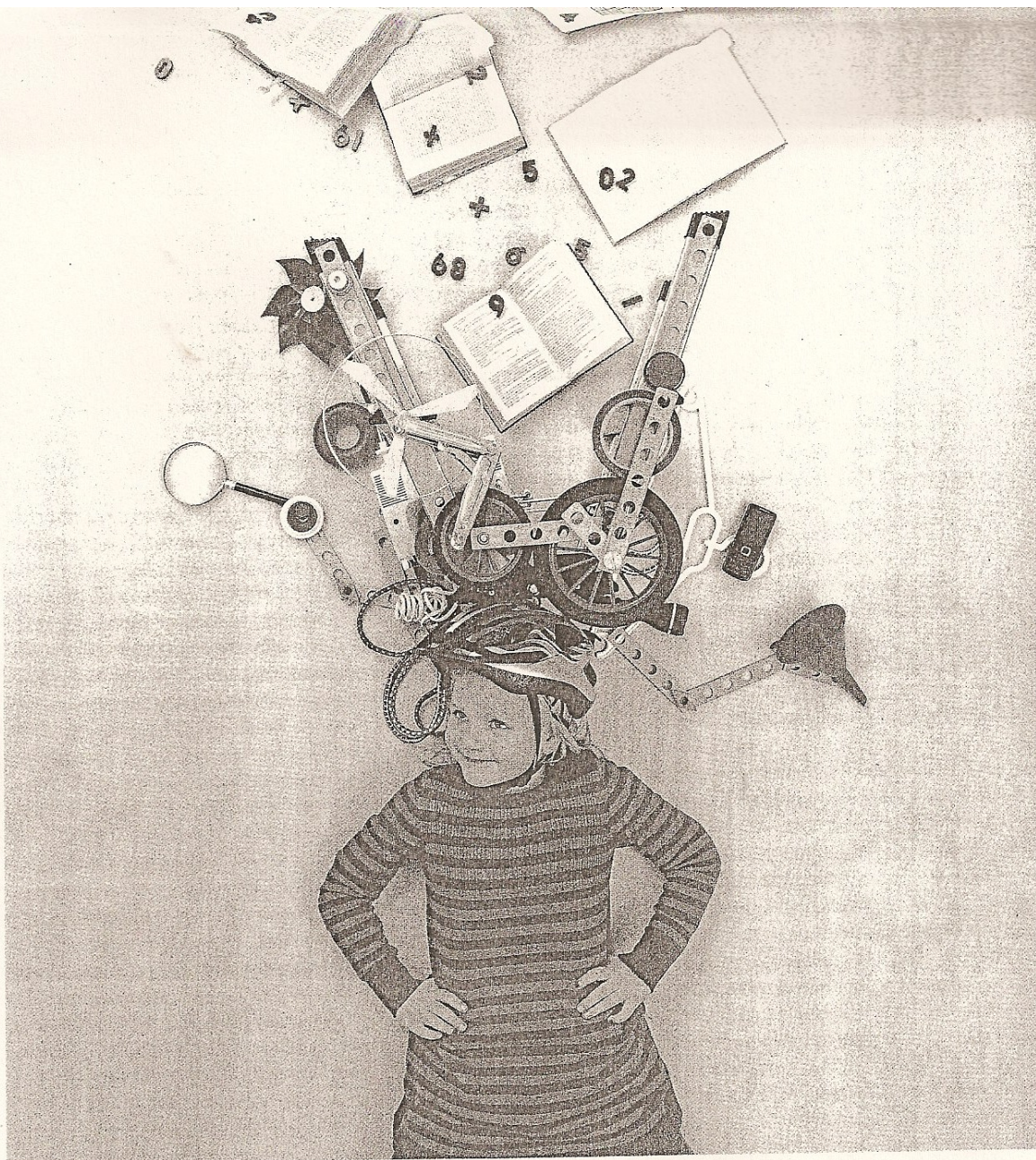
**Votre livre, *Proust and the Squid* (« Proust et le calamar »), débute par une phrase choc : « Nous ne sommes pas nés pour lire. » Que voulez-vous dire ?**

**Maryanne Wolf :** La lecture est une invention culturelle qui n'était pas programmée pour voir le jour au regard de notre patrimoine génétique. Celui-ci prévoit l'utilisation de nos cinq sens, ainsi que de notre mémoire et de notre développement conceptuel. Le langage est également devenu un élément constitutif de notre espèce. Chomsky était tout à fait dans le vrai en affirmant dans *Structures syntaxiques*, sa thèse publiée en 1957, que l'espèce humaine a connu une évolution au cours de laquelle est apparu un programme génétique pour le langage oral. Mais rien de tel pour la lecture ! Nous ne disposons pas du moindre gène spécifique à celle-ci. Il s'agit là d'une différence énorme. La lecture n'est pas naturelle. Le cerveau humain ne donne pas le sentiment d'avoir été conçu par un ingénieur, car jamais un ingénieur n'aurait imaginé quelque chose qui puisse aller au-delà des parties qui le constituent. Or, quand un enfant s'adonne à la lecture, il façonne un nouveau circuit neuronal à partir de parties plus anciennes de son cerveau et génétiquement programmées pour autre chose : la vue, l'ouïe, le langage, la mémoire, etc. Ce sont les principes de connectivité et de plasticité (les deux vont de pair) qui permettent de comprendre le mécanisme de la lecture. La lecture renvoie à la capacité de créer quelque chose de nouveau à partir de ce qui existe déjà. Sa nouveauté tient précisément à cette réorganisation. La preuve même de la plasticité

neuronale, c'est qu'un cerveau qui déchiffre le système d'écriture chinois fonctionne d'une manière très singulière et différente de la nôtre.

**Historiquement, comment la lecture est-elle apparue ?**

L'écriture est née chez les Sumériens et les Égyptiens, quelques milliers d'années avant notre ère. C'est très récent à l'échelle de l'évolution. Les toutes premières formes d'écritures, hiéroglyphes et autres systèmes, étaient essentiellement pictographiques et logographiques. Les premiers symboles ressemblaient à des objets. Le neuroscientifique français Stanislas Dehaene a bien montré, à l'aide de son concept de « *niche neuronale* », que l'être humain s'est au départ servi des neurones qui lui permettraient d'identifier les objets pour ensuite utiliser les premiers symboles. Mais on ne sait pas comment on a pu évoluer de manière aussi rapide, notamment chez les Sumériens, vers des symboles abstraits. Par ailleurs, nous ne disposons pas d'éléments suffisants pour savoir comment ces systèmes sont arrivés jusqu'à Athènes, qui donna naissance à un alphabet plus complet. Du point de vue de la connaissance, le passage à la culture écrite a produit un immense changement. On commence à faire des associations, et la connaissance peut ainsi être rassemblée. La culture de l'écrit autorise les généralisations, les analogies, les inférences [*processus grâce auquel le lecteur va au-delà de la surface du texte, établit la différence entre l'explicite et l'implicite, et accède ainsi au sens profond de ce qu'il lit*], les déductions. Ce miracle provoque un



formidable bond en avant dans le processus d'apprentissage. Le développement de l'écrit offre à tout le monde des moyens plus efficaces pour acquérir le savoir produit par les générations précédentes, le transmettre et aller au-delà. C'est ce dernier point qui est le plus important : pouvoir avancer, réaliser des progrès en une génération quand, avec le langage oral, les mêmes progrès auraient pris cent ans ou plus.

**La possibilité offerte par l'écrit de dépasser le savoir accumulé au fil des siècles fait écho à cette potentialité formidable de la lecture, qui permet au lecteur d'aller au-delà du texte...**

L'essence de la lecture se résume à ce que j'appelle le principe proustien : aller au-delà de tout ce que l'auteur nous a donné, pour être capables de produire nos

pensées. Dans *Sur la lecture* [1905], Proust parle de « *ce miracle fécond d'une communication au sein de la solitude* ». Le principe proustien touche précisément à cette dimension de la lecture dont l'avenir est, je le crains, en question avec le développement du numérique : observer ce qui se présente à nous et ensuite éprouver le désir de penser par nous-mêmes, d'interpréter, d'analyser, d'aposer un regard critique – c'est tout cela que j'appelle la lecture profonde. C'est un lieu propice à l'épiphanie, l'apparition de ce qui était auparavant caché. L'épiphanie ne se produit pas dans la cacophonie, mais bien plutôt dans le sanctuaire, de vos pensées les plus profondes. La lecture est ainsi à la fois issue d'un miracle – celui à l'œuvre dans l'organisation du cerveau – et à l'origine de miracles puisqu'elle vous permet d'aller au-delà de vos propres pensées !

## DOSSIER

# APPRENDRE À L'ÈRE D'INTERNET

**Vous nous décrivez la naissance de la lecture comme un trésor à préserver. Mais Socrate, observant à son époque le passage de l'oral à l'écrit, craignait plus que tout la lecture...**

Socrate avait conscience du pouvoir du langage oral et du dialogue, grâce auxquels il obtenait de ses élèves qu'ils s'engagent dans la pensée. Il était convaincu de l'importance de son rôle de guide vis-à-vis des élèves, pour les mettre en quête de l'essence des choses. Il pensait que le dialogue était la méthode la plus appropriée pour la recherche de la vérité. C'est fort de ces convictions que Socrate nourrissait de profonds doutes vis-à-vis de la lecture : qui allait guider les lecteurs ? Il avait aussi très peur de voir la mémoire individuelle reculer. Et sur ce point il avait tout à fait raison ! Par ailleurs, il pensait qu'à cause

“La lecture repose sur le miracle fécond de la communication au sein de la solitude”

de la forme semi-permanente de l'écrit, la jeunesse allait céder à l'illusion de la vérité avant même d'avoir pris la peine d'aller au-delà la surface de l'information. Enfin, il considérait que seul le processus consistant à passer par toute une série de niveaux d'analyse, reposant sur des inférences, pouvait conduire, en fin de compte, à la compréhension de la vertu. C'est le travail qui nous conduit sur le chemin de la vérité. Et les efforts accomplis pour atteindre ce chemin ont une valeur fondamentale.

**Dans quelle mesure les doutes qui étaient ceux de Socrate hier peuvent-ils correspondre aux préoccupations qui sont les nôtres aujourd'hui ?**

Les craintes qui étaient les siennes s'agissant du recul de la mémoire individuelle font grandement écho aux nôtres, à une époque où tout est disponible sur Google. Par ailleurs, Internet nous expose au danger de la superficialité, qui risque de représenter un fléau comme l'est l'obésité dans un autre domaine. Il est illusoire de croire qu'en recherchant quelque chose sur Google, on en acquiert la connaissance. L'individu disposera-t-il demain des capacités cognitives ou de la motivation nécessaire pour redoubler ses efforts et être ensuite capable de formuler un jugement personnel ? Enfin, la troisième crainte de Socrate nous conduit sur le terrain éthique. La loi morale est, en effet, une discipline, au même titre que la recherche de la vertu. Elle requiert de grands efforts et une profonde réflexion. Les individus

doivent pouvoir être capables d'affronter la contradiction, la complexité. Je crains que l'immédiateté de l'information, l'absence de travail ne produisent des individus qui ne sont plus motivés, peu conscients de la nécessité d'intérioriser une discipline d'analyse critique et de pensée par inférence. On a vu que le principe proustien consistait à relier ce que vous lisez à vos propres pensées, pour aller au-delà du texte. Mais qu'est-il lorsque vous ne disposez plus de connaissances et vous-même ? Je suis inquiète de voir les individus devenir de plus en plus dépendants du savoir extérieur.

**Comment, concrètement, aborder la transition que nous vivons à l'âge du numérique ?**

À l'âge du numérique, notre cerveau a déjà commencé à évoluer, et dans dix ans il sera encore bien différent. Demain, la rapidité des changements va s'accroître d'une manière exponentielle car nous allons assister à de bouleversements fondamentaux, équivalents à ceux observés en l'espace de milliers d'années... Il est impossible de dire précisément ce que l'avenir nous réserve. L'accès immédiat à des stocks immenses d'information soulève d'importants problèmes. Mais c'est aussi une évolution positive. En son temps, Socrate n'avait pas perçu tous les atouts de l'écrit. Aujourd'hui, il faut savoir reconnaître le potentiel exceptionnel des nouvelles technologies. Mon désir le plus profond est que les individus soient éduqués de façon à s'interroger et à exercer un regard critique sur la manière d'utiliser les informations. Attention, donc, à ne pas raisonner de façon binaire, en opposant Google à Gutenberg. Socrate ne pouvait pas empêcher les gens de lire... Son attitude, à mon sens, aurait dû consister à encourager les lecteurs à aller au-delà de la surface de l'écrit, à se mettre en quête de l'essence des mots – de même qu'il essayait de guider ses étudiants pour découvrir l'essence des mots du langage oral. Est-ce que cela signifie renoncer à Google ? Aucunement. Je souhaite que la technologie puisse se guérir elle-même de ses propres maux. La collaboration que je mène avec le Massachusetts Institute of Technology [MIT], en vue de mettre au point une tablette numérique destinée aux enfants d'Afrique privés d'école pour qu'ils apprennent à lire, est la preuve de ce que la technologie, utilisée à bon escient, peut aider à poursuivre nos objectifs : éduquer les plus jeunes à la lecture profonde. Mais le problème est que l'on gère très mal les transitions technologiques. Trop de choses se sont perdues dans le passage du langage oral au langage écrit, et trop de choses se perdent dans la transition qui est la nôtre. C'est seulement en mobilisant nos capacités de la lecture profonde pour appréhender la formidable extension actuelle de l'accès au savoir que nous comprendrons les contributions du passé et réussirons l'avenir.